

Delizée, A. et Yudin, A. (2024) . La « doublepensée » du poutinisme. La Revue Nouvelle, n° 7(7), 20-26. <https://doi.org/10.3917/rn.243.0020>.

Deuxième article du dossier « La Russie selon Vladimir Poutine »

Anne Delizée, Aleksey Yudin

Titre de l'article : La « doublepensée » du poutinisme

Mots clefs : Russie ; poutinisme ; fascisme ; totalitarisme ; ruscisme

Chapeau

Voici plus de quinze ans que la nature du régime de Vladimir Poutine fait débat. Si des éléments reflétant son autoritarisme et sa dérive belliciste sont apparus ci et là dès la seconde moitié des années 2000, l'heure n'est guère plus au doute en 2024 : nous avons affaire à un État fasciste, engagé sur la voie du totalitarisme. Il est crucial de s'interroger sur l'idéologie du Kremlin, car notre attitude à son égard dépend de l'étiquette qui lui est attribuée.

Autocratique, belliciste, patriarcal, anti-occidental, anti-libéral politiquement, tels sont les adjectifs les plus souvent employés pour qualifier le régime actuel de Vladimir Poutine. Jusqu'au début des années 2010, il ne paraissait pas s'appuyer clairement sur une idéologie, dans le sens d'un système opérant d'idées et de valeurs dessinant une vision concrète du futur et un modèle de développement particulier (Bozarslan 2023b). Cependant, le Kremlin a progressivement construit une vision du monde en puisant à diverses sources philosophiques, politiques et idéologiques de manière opportuniste afin de répondre aux besoins du moment. L'invasion à grande échelle de l'Ukraine en 2022 l'a rendue encore plus nécessaire pour justifier la guerre et consolider le pouvoir. Cette compilation, à l'origine faite de bric et de broc, a peu à peu revêtu une certaine cohérence interne. Elle repose sur la divergence entre actes et paroles d'une part, et la logique maffieuse d'autre part, héritages de l'époque soviétique et des années 1990. Le poutinisme désigne cet ensemble singulier, dont voici quelques traits parmi les plus saillants.

La « doublepensée » comme norme cognitive

Avant toute chose, il convient d'établir une distinction nette entre le poutinisme en tant que vision du monde et en tant que pratique. Cette différenciation peut sembler superflue du point de vue occidental, qui veut que les partis politiques essaient en principe d'énoncer ce en quoi ils croient réellement et de le mettre ensuite en œuvre. Elle est en revanche essentielle pour comprendre la Russie (post)soviétique, où paroles et actes divergent régulièrement et sensiblement. Cette « doublepensée » érigée en norme était particulièrement perceptible sous Brejnev, dans les années 1960 et 1970. Tant pour l'élite que pour la majorité de la population,

l'idéologie communiste soviétique était devenue une sorte d'incantation rituelle à psalmodier pour atteindre des objectifs peu « communistes », tels que l'influence, le pouvoir et les privilèges. Comme dans le roman *1984* de George Orwell, le régime poutinien applique lui aussi la technique de la « doublepensée » : dire des choses que l'on sait être fausses et se persuader qu'elles sont vraies, tout en agissant autrement. Imposée à la population, cette dissonance cognitive finit par annihiler tout esprit critique. C'est le premier pilier du poutinisme.

Code de la pègre et corruption

Son second pilier est le milieu de la criminalité dans lequel Poutine a baigné dès son adolescence.

D'une part, issu d'un milieu modeste, il a grandi dans les cours des immeubles, comme bon nombre d'enfants dans les années 1960. Or, la rue était gouvernée par la violence et l'esprit de clan, et ce, pour deux raisons majeures. Premièrement, des millions de Soviétiques étaient passés par les prisons et les camps du Goulag sous Staline et, une fois revenus à la vie civile dans les années 1950, avaient gangréné la société des normes de la zone. Deuxièmement, la politique du logement ayant promu la mixité sociale, les couches sociales éduquées et les plus défavorisées vivaient côte à côte, parfois dans le même appartement communautaire, leurs enfants allaient dans les mêmes écoles et se croisaient dans les mêmes cours. C'est le code des personnes les moins éduquées qui dominait, parce qu'elles se regroupaient en bandes mues par la violence. Bagarres et brimades étaient légion, et l'agressivité préventive était valorisée. « Il y a cinquante ans, la rue de Leningrad m'a appris que si une bagarre est inévitable, il faut frapper le premier », a déclaré Poutine en octobre 2015 au Club Valdai, laboratoire d'idées pro-Kremlin visant à débattre du rôle de la Russie dans le monde. À elle seule, cette phrase explique que, souffrant du syndrome de l'encerclement par l'OTAN, la Russie a frappé la première en Géorgie en 2008, en Crimée en 2014 et dans le reste de l'Ukraine en 2022.

D'autre part, cette logique de gang a fusionné avec la corruption endémique des années 1990. Officier du KGB à la retraite, Poutine a travaillé un temps à la mairie de Saint-Petersbourg en tant que chargé des relations économiques extérieures, secteur où détournements et pots-de-vin étaient pratique courante (Thom 2018, p. 50-58). Ses hommes de confiance l'ont ensuite suivi à Moscou, et après son élection à la présidence, ont constitué le sommet de l'élite russe. Ce cercle rapproché, qui ressemble davantage à un clan mafieux qu'à une association politique, est caractérisé par des liens de loyauté, une soif de pouvoir, un esprit de lucre et une indifférence absolue en ce qui concerne les méthodes employées. Dès 2000, Poutine a utilisé la corruption comme arme de soumission : l'élite a l'occasion de s'enrichir aux dépens de l'État, tant qu'elle

ne remet pas en cause l'autorité du Kremlin, et les accusations de malversation deviennent un outil efficace pour l'assujettir. La concussion, à la fois carotte et bâton, permet ainsi de consolider le pouvoir.

Un État néo-impérialiste et néo-colonial

C'est donc un régime kleptocrate, clanique, protégeant le « nous » en agressant préventivement les « autres », dissociant sans vergogne paroles et actes, préoccupé par la démonstration de sa force qui se renforce au fil des années 2000. Les « autres », c'est l'Occident. Le « nous », c'est le *monde russe*, c'est-à-dire l'ensemble des personnes qui se réclament de la langue et de la culture russes, en Russie comme à l'étranger. Puisqu'il s'agit de donner le premier coup de poing à l'Occident, le Kremlin se tourne vers l'Ukraine, dont la population affiche de plus en plus fermement sa volonté de se tourner vers l'UE et l'OTAN, et instrumentalise la notion de *monde russe*. C'est au nom de la défense des populations russophones de Crimée, du Donbas et du sud de l'Ukraine que la péninsule est annexée en 2014 et que l'invasion est déclenchée en 2022. Poutine considère l'Ukraine, hormis sa partie occidentale, comme des terres russes originelles qui se sont retrouvées en dehors de Russie en raison de l'arbitraire des frontières entre les républiques soviétiques et, plus fondamentalement, de la fausseté du concept léniniste de construction de l'URSS sous la forme d'une fédération de républiques ethniques. En cela, il suit l'historiographie russe impériale du XIX^e siècle, qui, s'appuyant sur l'existence d'un « peuple russe trinitaire » composé des Grands-Russes (les Russes), des Russes Blancs (les Biélorusses) et des Petits-Russes (les Ukrainien·nes), affirmait qu'entre le IX^e et le XIII^e siècle, Russes et Ukrainien·nes appartenaient au même État, à savoir la principauté de la Rus' de Kiev. Poutine s'accroche à l'histoire d'une principauté qui a disparu au XIII^e siècle, alors que d'autres études historiques font droit à l'histoire nationale de l'Ukraine et la présente comme une nation qui peut légitimement réclamer son indépendance de Moscou (*e.g.* Plokyh 2022), ce qu'elle a fait en 1917, 1991, 2004, 2013-2014¹ et depuis 2022.

La « doublepensée » vole au secours du Kremlin pour camoufler son projet néo-impérial. Dans les discours, l'armée russe est censée défendre les populations « de culture russe », mais dans ses actes, elle met à feu et à sang des régions qui sont, justement, majoritairement russophones, comme les villes de Marioupol et Kharkiv. Cette fureur destructrice paradoxale ne peut s'expliquer que par la volonté implacable de soumettre ces territoires afin de faire renaître, pour la cinquième fois dans l'histoire, la puissance de l'État qui, au fil des siècles et au gré des

¹ Respectivement, indépendance vis-à-vis de l'Empire russe, indépendance à l'effondrement de l'Union soviétique, révolution orange, et Eurorévolution (Euromaidan).

frontières, s'est appelé Grande principauté de Moscou, Tsarat de Russie, Empire de Russie et Union soviétique² (Thom 2009, p. 81).

Un État-civilisation

Pour légitimer ses agissements et s'assurer le soutien de sa population, le Kremlin a progressivement élaboré une vision articulée du « nous » et des « autres ». S'appuyant notamment sur la pensée du philosophe conservateur et slavophile Ivan Ilie (1883-1954), ainsi que sur celle des néo-urasiens comme Lev Goumilev (1912-1992) et Alexandre Douguine (1962-), les discours poutinistes propagent l'idée simple, et donc facilement convaincante, que la Russie forme avec ses voisins proches un empire à cheval sur l'Europe et l'Asie, qu'elle est animée d'une force vitale civilisationnelle qui est celle d'un pays en pleine croissance, porteur de potentialités encore à concrétiser et de ce fait jaloué par l'Occident. Face aux tentatives d'affaiblissement de la part de l'*Occident collectif*, notion fourre-tout qui renvoie l'image floue d'un bloc ennemi constitué des États-Unis et de « ses vassaux », la Russie n'a d'autre choix que de déployer sa puissance, notamment pour protéger le *monde russe*. Ce ciment conspirationniste donne corps à l'idée que la Russie suit une voie qui lui est propre, celle d'un État-civilisation eurasien qui défend la chrétienté et les valeurs traditionnelles face à l'Occident décadent. Il s'agit d'un État certes multiethnique, mais « lié par le peuple russe, la langue russe et la culture russe », martèle Poutine lors de son adresse à la Nation le 12 décembre 2012. Cette forteresse assiégée doit sa survie à son leader fort, viril, qui incarne les forces vives de sa nation, lui assure la survie dans le présent, ranime le modèle grandiose de son passé et lui construit un avenir dépourvu de toute trace de souillure (Bozarslan 2023a). Ces aspects du poutinisme ont été ancrés dans la Constitution de 2020, dont le nouvel article 67-1 honore « la mémoire des ancêtres, qui nous ont transmis leurs idéaux et la foi en Dieu » et celle « des défenseurs de la Patrie ». Ils le sont également dans la stratégie de sécurité nationale de 2021 qui, dans son point 2, positionne clairement la Russie en victime de menaces intérieures et extérieures, et l'inscrit dans une posture de confrontation avec l'Occident qui tente « délibérément d'éroder les valeurs traditionnelles, de déformer l'histoire mondiale, de réviser le rôle et la place de la Russie, de réhabiliter le fascisme et d'inciter à des conflits interethniques et interconfessionnels ».

Ici encore, la magie de la « doublepensée » opère : les élites russes, qui se posent démonstrativement en martyres de l'Occident, y achètent des propriétés somptueuses, et y

² Respectivement, de 1328 à 1547, de 1547 à 1721, de 1721 à 1917, et de 1922 à 1991.

envoient leurs enfants faire des études et trouver la liberté d'action et de pensée qui fait défaut dans leur pays.

C'est cet univers mental ethnonationaliste et belliciste qui va servir à mobiliser progressivement bon nombre de Russes autour de leur leader.

De l'inertie à la mobilisation des esprits

Les deux premiers mandats de Poutine, de 2000 à 2008, ont été caractérisés par un pacte social passé tacitement entre la population et le Kremlin. En échange de sa dépolitisation quasi complète, elle pouvait bénéficier de la stabilité économique et même de revenus en hausse grâce à la manne des hydrocarbures. À partir du tournant autoritaire de 2012, c'est son soutien conformiste au régime et l'abandon progressif de ses libertés qu'elle a troqué contre « le retour de la Crimée dans le giron russe » et l'espoir de recouvrer la grandeur du passé. Après l'euphorie nationaliste du « *Krymnach* – la Crimée est à nous », cependant, la lente érosion de la popularité de Poutine – surtout à partir de 2018 – et l'enlèvement de la guerre à partir de février 2022 changent la donne. Pour que la population accepte l'inflation, la dégradation du niveau de vie, la rupture avec l'Occident, le départ de ses jeunes pour les tranchées et le nombre vertigineux de victimes, elle doit se départir de son inertie et se mobiliser au nom d'un cadre conceptuel qui donne un tant soit peu de sens aux événements. L'élite dirigeante consolide dès lors son patchwork idéologique. Le Kremlin renforce ses liens avec le Patriarcat de Moscou pour donner une assise spirituelle à la défense des valeurs traditionnelles – et cela passe par la répression de la communauté LGBT+ –, accélère le processus d'« auto-purification » pour ne pas être affaibli par « la cinquième colonne », et intensifie sa lutte informationnelle sur les plans extérieur et intérieur³. *L'Occident collectif* est accusé de vouloir anéantir l'identité socio-culturelle propre à la Russie, voire sa souveraineté (Chappedelaine 2023). La société et l'économie doivent dès lors se militariser, et le régime puise les modèles dans le passé : la mémoire des héros de la lutte contre l'envahisseur au fil des siècles cimente la société autour de l'idée que la Russie, maintes fois attaquées, s'en sort toujours victorieuse. La propagande scande les poncifs poutiniens, et la culture est mise au pas pour servir de caisse de résonance⁴. Petit à petit, le piège axiologique patiemment tissé par le Kremlin se referme inexorablement sur la population⁵.

Malléables et corvéables à merci

³ Pour le développement de ces aspects, voyez les quatre autres contributions de ce dossier, par S. Model, A. Le Huérou et A. Merlin, R. Buyantueva et J. Godfroid.

⁴ Pour une exemplification de cette mise en coupe réglée, voyez la rubrique Italique de ce numéro, par N. Dahuron.

⁵ À ce sujet, voir Delizée, A. Le silence russe : les rouages du système poutinien. *La Revue Nouvelle*. 2024, 2, 14–19.

Pour projeter le système dans l'avenir, il est essentiel de s'assurer de l'activisme sans faille des enfants et des jeunes. La Constitution de 2020 souligne dans son article 67-1 que le développement des enfants, notamment spirituel et moral, est la priorité absolue de l'État. La politique culturelle fédérale est elle aussi modifiée en 2023 afin qu'elle protège la société de l'influence pernicieuse de l'étranger. Les *Nachi* – « les Nôtres » –, les Jeunesses poutiniennes, sont actifs de 2005 à 2013. Officiellement antifasciste, ce mouvement pro-Kremlin a sans doute été pensé pour mobiliser les jeunes contre toute tentative de soulèvement populaire contre le pouvoir, comme la *révolution des Roses* en Géorgie (2003), la *révolution orange* en Ukraine (2004) et la *révolution des Tulipes* au Kirghizistan (2005). Les *Nachi* ont été embrigadés dans nombre d'entreprises de nuisance, et c'est notamment parmi eux que sont recrutés les hackers et les trolls des réseaux sociaux (Thom 2018, p. 89). En 2016 est créé le *Mouvement citoyen militaro-patriotique panrusse* ou *Iounarmia* – « l'armée de la jeunesse » –, dont le but officiel est de donner une éducation patriotique à la nouvelle génération. Près de 1 300 000 jeunes de 8 à 18 ans ont déjà fait le serment d'être toujours fidèles à leur Mère-Patrie, et apprennent notamment à tirer et à se comporter avec discipline, loyauté au groupe et esprit de combat. En 2022, les *Discussions sur l'essentiel* sont lancées dans toutes les écoles du pays : chaque lundi, les jeunes de 7 à 17 ans absorbent des informations sur l'unité indéfectible des peuples de Russie, les idéaux des défenseurs de la Patrie, le dévouement des unités de forces spéciales, les valeurs familiales traditionnelles, le génocide du peuple soviétique par les nazis, etc.

En 2023, c'est au tour de l'enseignement supérieur de distiller le projet *L'ADN russe* : un nouveau cours sur les *Fondements de l'État russe*, articulé en cinq parties, y est donné. « Qu'est-ce que la Russie ? » évoque notamment les épreuves et les victoires du pays. « L'État-civilisation russe » aborde les valeurs et missions singulières de la Russie. « La vision russe du monde et les valeurs de la civilisation russe » enseigne la *pentabase*, modèle de développement moral en cinq piliers, à savoir la valorisation de l'héritage culturel par chaque personne, les traditions de la famille, la concorde au sein de la société, la confiance envers les institutions étatiques et l'amour de la Patrie. « L'organisation politique de la Russie » et « Défis et développement du pays » approfondissent le rôle des institutions publiques et celui de la Russie dans l'architecture mondiale, qui devient multipolaire grâce à elle.

Cet endoctrinement rampant, du jardin d'enfants à l'université, professe une foi aveugle dans le fonctionnement de l'État, stigmatise les personnes qui sortent du rang, magnifie le caractère unique de la civilisation russe, distille un sentiment de danger venu de l'Occident, et rend légitimes la militarisation et l'héroïsme sacrificiel.

Totalitarisme, fascisme, ruscisme

Depuis 2022, il est clair que nous avons affaire à un régime dictatorial corporatiste qui, certes, n'a pas établi de système de terreur généralisé à la Staline, mais quelques condamnations exemplaires auxquelles les médias sociaux font largement écho suffisent au XXI^e siècle à instiller la peur dans chaque foyer. La propagande et l'endoctrinement obligatoire mobilisent à présent en masse, et visent à l'union organique du pouvoir et du peuple (Kolesnikov 2022). Les esprits et les corps appartiennent au Kremlin : les hommes servent de chair à canon, et les femmes sont incitées à ne pas faire d'études pour procréer⁶. Ce sont des caractéristiques d'un État totalitaire.

C'est aussi un régime hypernationaliste qui poursuit le mythe d'un âge d'or, a l'obsession du complot, est donc en guerre permanente à l'extérieur comme à l'intérieur du pays et voue un culte à la mort (Snyder 2022). Il a la conviction de toujours pouvoir vaincre, ce qui l'amène à mal évaluer son ennemi, comme l'illustre l'échec de « la prise de Kiev en trois jours ». Il puise sa force de conviction dans les frustrations et le ressentiment du peuple. Celui-ci est appréhendé comme une entité monolithique exprimant « une volonté commune », et le leader est son interprète. La culture est suspecte car elle promeut l'attitude critique, le désaccord est une trahison, et la peur de la différence pousse à chasser l'intrus. Le machisme est de mise, les faibles sont méprisés, et les mœurs sexuelles non conformistes sont condamnées. Il s'agit là de quasi tous les traits du fascisme épinglés par Umberto Eco (2024).

Plus encore, ce régime égare sa population dans le dédale de la « doublepensée ». Il sauve l'Ukraine des fascistes tout en étant lui-même fasciste. Il débarrasse le monde du colonialisme occidental en menant lui-même une politique néo-coloniale. Il donne des leçons de démocratie tout en étant anti-démocratique. Il se dit agressé par l'Occident tout en déployant sa fureur expansionniste. « Tout homme qui a un jour choisi la violence comme méthode doit inexorablement choisir le mensonge comme principe », assénait Alexandre Soljenitsyne lorsqu'il reçut le prix Nobel de littérature en 1970. Cinquante ans plus tard, Poutine a réussi à renverser l'équation de manière sidérante : c'est le mensonge qui a été choisi comme méthode pour élaborer une idéologie, et la violence qui est inexorablement appliquée comme principe. L'objectif est de maintenir Poutine⁷ et son clan au pouvoir. Ce fascisme schizophrène (Snyder 2022) est ce qui peut être appelé le ruscisme.

L'Homo Putinus

⁶ Propos de Margarita Pavlova, sénatrice de la région de Tcheliabinsk, novembre 2023.

⁷ « Tant qu'il y a Poutine, il y a la Russie. Sans Poutine, pas de Russie », propos de Viatcheslav Volodine, alors directeur adjoint de l'administration présidentielle, octobre 2014.

Si la propagande impose une certaine réalité, la « doublepensée », elle, empêche même de se forger une représentation de la réalité et, *a fortiori*, de faire preuve d'esprit critique. En quelques années, le ruscisme a mis en branle la création d'un « Homme nouveau », l'*Homo Putinus*, que l'on voit à l'œuvre notamment dans les discours haineux promettant l'apocalypse nucléaire, dans l'ahurissant arbitraire de la Justice, dans les lâches agressions contre des réfugié·es ukrainien·nes sur le sol européen. Le risque est grand que dans une décennie, la continuité du système soit assurée par des millions de personnes aveuglément convaincues par cette idéologie opportuniste et cynique. Sa force est sa grande capacité d'adaptation. Sa faiblesse est son incapacité à proposer un projet d'avenir. Seuls un effondrement économique ou la conscientisation que le Kremlin est incapable d'assurer la sécurité⁸ pourraient éventuellement détourner les Russes de cette nécro-obsession.

Face à un État fasciste aux portes de l'Union européenne, que faire ? Combattre le mensonge par la véracité des informations. S'appuyer sur l'argumentation plutôt que sur les émotions. Rappeler avec insistance et constance les bienfaits de la démocratie, tout particulièrement auprès des jeunes. Comprendre le code de la pègre qui anime le Kremlin et, quoi qu'il en coûte aux esprits pacifiques, se résoudre à démontrer notre force.

Bozarslan, Hamit. Mère-Nation et ses fils virils. Russie et Turquie. *Esprit*. 2023a, 11, 81–87.

Bozarslan, Hamit. Qu'est-ce que le poutinisme ? *Esprit*. 2023b, 3, 43–47.

Chappedelaine, Bernard. Quelle place pour l'idéologie dans la Russie de Vladimir Poutine ? *Politique étrangère*. 2023, 3, 99–112.

Eco, Umberto. *Reconnaître le fascisme*. Traduction par Myriem Bouzaher. Paris : Bernard Grasset, 2024.

Kolesnikov, Andrei. Scientific Putinism: Shaping Official Ideology in Russia. *Carnegie Russia Eurasia Center*. 2/11/2022.

Plokhyy, Serhii. *Aux portes de l'Europe. Histoire de l'Ukraine*. Paris : Gallimard, 2022.

Snyder, Timothy. We Should Say It. Russia Is Fascist. *New York Times*. 9/5/2022.

Thom, Françoise. *Comprendre le poutinisme*. Paris : Desclée de Brouwer, 2018.

⁸ Comme le montre l'incursion des Forces armées ukrainiennes dans la région russe de Koursk au moment d'écrire ces lignes, début août 2024.